

XVI.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE¹.

A chaque nouvelle apparition d'un roman historique de Walter Scott, j'entends regretter que les mœurs de la vieille France ne soient présentées par personne sous un jour aussi pittoresque; j'entends même blâmer de ce défaut notre histoire, trop terne, à ce qu'on imagine, et dont l'uniformité monotone n'offre point assez de situations diverses et de caractères originaux. Cette accusation est injuste. L'histoire de France ne manque point au talent des poètes et des romanciers; mais il lui manque un homme de génie comme Walter Scott, qui la comprenne et qui sache la rendre. Parmi les romans de cet homme célèbre, il y en a fort peu dont la scène n'eût pu être placée en France. Cette distinction profonde de populations ennemies sur le même sol, la haine du Saxon et du Normand en Angleterre, du Montagnard et du Saxon en Écosse, se retrouvent aussi dans notre histoire. Ce n'est pas sans de longues convulsions que les dix peuples dont nous sommes fils ont pu être réduits à un seul; et il a fallu qu'il se passât bien des siècles avant que les noms nationaux, le souvenir des races, la diversité même du langage, aient disparu, avant que le Gaulois se soit laissé donner le nom de Frank, et que le Frank ait parlé sans mépris l'idiome roman de la Gaule.

¹ Ce morceau, inséré en décembre 1820 dans le *Courrier Français*, a fait partie de la première édition de mes *Lettres sur l'Histoire de France*; je l'ai supprimé dans les éditions suivantes, comme n'ayant pas assez de généralité.

Les guerres intestines du moyen âge sont le signe de la coexistence de plusieurs races d'hommes mal conciliées : il y a des nations sous les querelles des rois et des seigneurs; car ni les uns ni les autres n'étaient seuls quand ils se livraient bataille, et leur puissance n'allait pas jusqu'à inspirer aux hommes le mépris de leur propre vie pour l'intérêt ou les passions d'autrui.

L'essence de ces guerres était nationale; mais les historiens modernes, faute de les bien comprendre, les déguisent toujours sous une couleur de féodalité. Quand ils rencontrent le mot latin *dux*, qui signifie souvent chef de nation, ils le rendent par le mot de *duc*, qui, dans la langue actuelle, implique nécessairement l'idée de la subordination volontaire. Les chefs libres du peuple basque deviennent des ducs de Gascogne, le chef des Bretons est fait duc de Bretagne; et peu s'en faut que le grand Witikind¹, auteur de dix révoltes nationales contre la puissance des Franks, ne soit appelé duc de Saxe.

Le fait est qu'au ix^e et au x^e siècle, dans les guerres des Bretons et des Franks, il ne s'agissait ni de rois ni de ducs, mais de la race bretonne et de la race franke, voisines et ennemies implacables. J'ai sous les yeux le récit en vers d'une expédition entreprise par Lodewig, ou Louis-le-Débonnaire², contre Morman, chef des Bretons : c'est l'ouvrage d'un moine contemporain, qui dédie son poème au roi des Franks. Je vais traduire presque littéralement,

¹ Ce nom signifie sage enfant.

² Lodewig et Chlodowig sont deux noms parfaitement identiques; seulement la seconde forme est plus ancienne que la première. Au ix^e siècle, on ne prononçait plus guère l'aspiration forte du commencement. En suivant l'orthographe que j'ai adoptée, le passage d'une forme à l'autre permet de conserver la distinction établie par nos historiens modernes entre la série des rois franks, auxquels ils donnent le nom de *Clovis*, et la série de ceux auxquels ils donnent le nom de *Louis*.

et vous verrez que nos vieilles annales pourraient faire naître des inspirations semblables à celles qui ont produit la *Dame du lac* et le *Lord des Iles*.

Le poète commence par apprendre au lecteur que le nom de Lodewig ou Hluto-wigh est un beau nom, formé de deux mots qui, mis ensemble, signifient guerrier fameux comme le dieu Mars :

Nempè sonat Hluto præclarum, Wigh quoque Mars est¹.

Il raconte ensuite comment le vieux Karle, père de Lodewig, a obtenu de l'assemblée des Franks que son fils lui succédât ; comment le pape est venu à Reims apporter à ce fils le diadème romain et le saluer du nom de César ; comment Lodewig, inauguré César², a donné au pape deux coupes d'or, des chevaux et de riches habits. Après ce récit détaillé, l'auteur continue en ces termes :

« Les armes de César étaient heureuses, et le renom des Franks s'étendait jusqu'au delà des mers. Cependant, suivant l'ancien usage, César convoque auprès de lui les chefs et les gardiens des frontières ; parmi eux se présente Lande-Bert, dont la mission était d'observer le pays habité par les Bretons. Ce peuple, ennemi du nôtre, fut autrefois chassé de sa demeure, et jeté sur les côtes de la Gaule par la mer et par les vents. Comme il avait reçu le baptême, la nation gauloise l'accueillit chez elle. Dans leurs conquêtes, les Franks le négligèrent pour des ennemis plus redoutables. Il

¹ Ermoldi Nigelli carmen de rebus gestis Ludovici Pii, apud script. rer. gallic. et francic., t. VI, p. 13. — Dans plusieurs dialectes germaniques, et surtout dans celui des Alamans, qui furent incorporés de bonne heure à la nation franke, le *t* remplace toujours le *d*. Voilà pourquoi le poète écrit *Hluto* au lieu de *Hludo*. L'*o* final, comme je l'ai déjà dit, se prononçait d'une manière sourde.

² Les Franks écrivaient et prononçaient *Keisar*. En allemand moderne, *keiser* signifie *empereur*.

s'étendit peu à peu, recula ses frontières, et se flatta du fol espoir de nous vaincre¹.

— « Eh bien ! Frank, dit César à Lande-Bert, dis-moi, « que fait la nation qui t'avoisine ? honore-t-elle Dieu et « la sainte église ? a-t-elle un chef et des lois ? laisse-t-elle « nos frontières en repos ? » Lande-Bert s'inclina et répondit : « C'est une race orgueilleuse et perfide, pleine de ma- « lice et de mensonge ; elle est chrétienne, mais c'est seule- « ment de nom, car elle n'a ni la foi ni les œuvres ; elle « habite les bois comme les bêtes fauves, et vit comme elles « de rapines. Son chef s'appelle Morman, si tant est qu'il « mérite le nom de chef, lui qui régit si mal son peuple. « Souvent ils ont menacé nos frontières, mais ce ne fut « jamais impunément².

— « Lande-Bert, reprit César, les choses que tu viens « de dire sonnent durement à mon oreille ; je vois que « ces étrangers habitent ma terre et qu'ils ne m'en payent « pas le tribut. Je vois qu'ils osent nous faire la guerre, « il faut que la guerre les en punisse. Cependant, avant « de marcher contre eux, je dois leur envoyer un mes- « sage : puisque leur chef a reçu le saint baptême, il con- « vient que je l'avertisse. Wither ira le trouver de ma « part. » Aussitôt on appelle Wither, abbé sage et prudent en affaires. « Wither³, dit César, porte mes ordres au roi

¹ Ermoldi Nigelli carmen, apud script. rer. gallic. et francic., t. VI, p. 38.

² In dumis habitant, lustrisque cubilia condunt,
Et gaudent raptò vivere more feræ.

.....
Rex Murmanus adest cognomine dictus eorum,
Dici si liceat rex, quia nulla regit.
Sapius ad nostros venerunt tramite fines,
Sed tamen inlæsi non rediere suos.

(Ibid., p. 39.)

³ L'auteur écrit *Vitchar* et *Vitcharius*, L'e ouvert des langues germa-

« des Bretons ; dis-lui qu'il n'essaie plus de nous combattre
« et qu'il implore la paix des Franks¹. »

« L'abbé Wither monte à cheval et voyage sans s'arrêter ;
il voyage par les chemins les plus courts, car il connaissait le pays. Près de la frontière des Bretons, il possédait un beau domaine qu'il tenait des bienfaits de César. Morman habitait dans un lieu écarté, entre un bois épais et une rivière ; sa maison, défendue au dehors par des haies et des fossés, était remplie d'armes et de soldats. Wither se présente et demande à voir le roi. Quand le Breton reconnut le messenger frank, la crainte parut sur son visage ; mais il se composa bientôt. « Je te salue, Morman, « dit Wither, et je t'apporte le salut de César, le pieux, le « pacifique, l'invincible. » — « Je te salue, répondit Morman, et je souhaite longue vie à César. » Tous deux s'assirent à l'écart, et Wither exposa son message².

« Lodewig César, la gloire du peuple frank, la gloire des
« enfants du Christ, le premier des hommes dans la guerre
« et le premier dans la paix, te déclare que tu habites sa
« terre et que tu lui en dois le tribut. Voilà ce qu'il dit, et
« j'ajouterai, de ma part, quelque chose par intérêt pour
« toi. Si tu veux laisser en paix les Franks et obéir à César,

niques est presque toujours remplacé par un *a* dans l'orthographe latine. *Wither* signifie *sage et éminent*, ou, ce qui revient au même, *éminemment sage* ; car il paraît que l'un des deux adjectifs composants, soit le premier, soit le dernier, était pris dans un sens abverbial.

¹ Ermoldi Nigelli carmen, apud script. rer. gallic. et francic., t. VI, p. 39.

²

« Salve, Witchar ait, Murman, tibi dico salutem
Cæsaris armigeri, pacificique, pii. »
Suscipiens prorsus reddit cui talia Murman,
Oscula more dedit : « Tu quoque, Witchar, ave ;
Pacifico Augusto opto salus sit vitæque perpes,
Et regat imperium secla per ampla suum. »

(Ibid., p. 40.)

« il te fera don de la terre que ta nation cultive ; songe à
« toi et à ta famille ; les Franks sont forts, et Dieu com-
« bat pour eux. Hâte-toi donc de prendre une sérieuse ré-
« solution¹. »

« Le chef breton tenait ses yeux baissés et frappait la
terre du pied ; l'habile messenger fléchissait son esprit, tantôt
par des paroles douces, tantôt par d'adroites menaces,
quand tout à coup entre l'épouse du Breton, femme altière
et insidieuse. Elle venait de quitter son lit, et, suivant l'u-
sage, apportait le premier baiser à son mari. L'ayant em-
brassé, elle lui parla longtemps à voix basse ; puis, jetant
un regard de mépris sur l'envoyé, et s'adressant tout haut
à Morman : « Roi des Bretons, lui dit-elle, honneur de
« notre nation, quel est cet étranger ? D'où vient-il ? Que
« nous apporte-t-il ? est-ce la guerre ? est-ce la paix ? —
« C'est le messenger des Franks, répondit en souriant Mor-
« man. Qu'il apporte la paix ou la guerre, ces choses regardent les hommes ; femme, va en repos à tes affaires. »
Quand le messenger entendit ces paroles indécises, contraires
à celles qu'il avait reçues, il pressa le chef de répondre
sans retard : « César m'attend, lui dit-il. — Donne-moi,
« répondit Morman, le temps de la nuit pour réfléchir². »

« Au point du jour, l'abbé Wither se présente à la porte
du chef ; on lui ouvre, et Morman paraît, étourdi de sommeil et de vin. « Va, dit le Breton d'une voix altérée, va

¹ Ermoldi Nigelli carmen, apud script. rer. gallic. et francic., t. VI, p. 40 et 41.

²

Witchar ut audivit verbis contraria verba,
Protinus ore tulit hæc quoque verba suo :
« Murman, ait, regi quæ vis mandata remitte ;
Jam nunc tempus adest jussa referre mihi. »
Ille quidem tristes volvens sub pectore curas,
« Tempora sint placiti hæc mihi noctis, ait. »
(Ibid., p. 42.)

« dire à ton César que Morman n'habite point sa terre , et
 « que Morman ne veut point de ses lois. Je refuse le tribut
 « et je défie les Franks. — Écoute , Morman , répliqua le
 « sage Wither , nos aïeux ont toujours pensé que ta race
 « était légère et changeante ; je crois que c'est avec raison,
 « car le babil d'une femme a bouleversé ton esprit. Écoute
 « ce que te prédit Wither : Tu entendras le cri de guerre
 « des Franks, tu verras des milliers de lances et de boucliers
 « s'avancer contre toi. Ni tes marais, ni tes forêts épaisses,
 « ni les fossés qui entourent ta demeure , ne te garantiront
 « de nos coups. — Eh bien ! moi aussi , répondit le chef en
 « se levant de son siège , moi aussi j'ai des chariots pleins
 « de javelines , j'ai des boucliers coloriés , si vous autres
 » vous en avez de blancs ¹. »

« Wither apporte en grande hâte sa réponse au roi des
 Franks. Le roi ordonne aussitôt qu'on prépare des armes
 et des munitions de guerre ; il convoque , près de la cité de
 Vannes , l'assemblée des Franks et des nations qui leur
 obéissent. Les Franks, les Swabes, les Saxons, les Thorings,
 les Burgondes, viennent en équipage de guerre. César s'y
 rend lui-même , visitant sur son passage les lieux saints ,
 et recevant partout des présents qui enrichissent son trésor ².

« Cependant le roi des Bretons se prépare à combattre ;
 et César, pieux et élément, lui envoie un dernier message :

Olli respondit furioso pectore Murman,
 Se solio ad tollens Britto superba canit :
 « Missilibus millena manent mihi plastra paratis,
 Cum quibus occurram concitus acer eis.
 Scuta mihi fucata , tamen sunt candida vobis,
 Multa manent ; belli non timor ullus adest. »
 (Ermoldi Nigelli carmen , apud script. rer. gallic.
 et francic. , t. VI , p. 42.)

² Ibid. , p. 44.

« Qu'on lui rappelle, dit-il, la paix qu'il a jurée autrefois,
 « la main qu'il a donnée aux Franks , et l'obéissance qu'il
 « a gardée à Karle , mon père. » L'envoyé part ; il revient
 vite , car Morman , excité par sa femme , lui a rendu des
 paroles insultantes. Alors César fit publier devant les Franks
 les dernières réponses du Breton. La trompette sonne le
 signal , et les soldats passent la frontière. Ils enlèvent les
 troupeaux , chassent les hommes à travers leurs bocages
 et leurs marais , brûlent les maisons et n'épargnent que les
 églises , d'après l'ordre de César. Aucune troupe ne les
 aborde de front et n'engage le combat en plaine. On voit
 les Bretons , dispersés et sans ordre , se montrer au loin
 parmi les rochers et les buissons ; ils font une guerre perfide
 au passage des défilés , ou bien se retranchent derrière les
 clôtures et les murailles de leurs habitations ¹.

« Cependant, au fond de ces vallées couvertes de hautes
 bruyères , le chef breton s'arme et fait armer ses amis.
 « Enfants, compagnons, dit-il aux siens, défendez ma mai-
 « son, je la confie à votre courage ; et moi, avec un petit
 « nombre de braves , je vais dresser une embûche à l'enne-
 « mi ; je vous apporterai ses dépouilles. » Il prend des ja-
 velots pour armer ses deux mains , s'élance sur son cheval,
 et, prêt à s'éloigner de la porte , il se fait donner, suivant
 l'usage du pays , une énorme coupe qu'il vide ². Il em-

¹ Per dumosa procul , silicem per densa reposti ,
 Apparent rari , prælia voce gerunt...
 Bella per angustos agitant improba calles ;
 Edibus inclusi prælia nulla dabant.
 (Ermoldi Nigelli carmen , apud script. rer. gallic.
 et francic. , t. VI , p. 45.)

² Scandit equum velox , stimulis præfigit acutis
 Frena tenens ; gyros dat quadrupes varios ,
 Et salitante fores potus prægrandia vasa
 Ferre jubet solito , suscipit atque bibit.
 (Ibid.)

brasse, avec un air de joie, sa femme, ses enfants et tous ses serviteurs. « Femme, dit-il, écoute ce que je t'annonce : « tu verras ces javelots rougis du sang des Franks ; le bras « de celui que tu aimes ne les a jamais lancés en vain. » Morman s'enfonce dans la forêt, brûlant de rencontrer le roi Lodewig. « Si je le voyais, disait-il, si je le rencontrais, « ce César, il aurait de moi ce qu'il me demande ; je lui « payerais le tribut en fer¹. »

« Morman et sa troupe ont bientôt joint un parti de Franks qui conduisait le bagage ; il se précipite sur eux, il les attaque de front, sur le flanc, par derrière, s'éloigne et revient à la charge suivant la tactique de sa nation. A la tête de la troupe était un nommé Kosel², homme d'une naissance peu illustre, et qu'aucune action d'éclat n'avait encore signalé. Morman pousse son cheval contre lui ; le Frank l'attend sans trembler, se fiant à la bonté de son armure. « Frank, dit le chef breton, veux-tu que je te « fasse un présent ? il y en a un que je te garde ; le voilà ; « et souviens-toi de moi. » En disant ces mots, il lance un javelot contre le Frank ; celui-ci pare le coup avec son bouclier, et, s'adressant à Morman : « Breton, dit-il, j'ai reçu « ton présent, reçois à ton tour celui du Frank³. » Il pique

¹ Si fortuna foret, possim quo cernere regem,
Namque sibi ferrum missile forte darem,
Proque tributali hæc ferrea dona dedissem.
(Ermoldi Nigelli carmen, apud script. rer. gallic.
et francic., t. VI, p. 46.)

² L'auteur écrit en latin *Coslus*, afin de conserver l'accent tonique sur la première syllabe. Ce nom, dont rien n'indique la signification, est de la classe de ceux qui paraissent avoir été contractés par un usage familier. La terminaison *el* est un des signes du diminutif.

³ Protinus hunc Murman verbis compellat acerbis :
« France, tibi primo hæc mea dona dabo.
Hæc servata tibi jamdudum munera constant,

son cheval, et, au lieu de lancer un dard léger, il porte à la tempe du chef breton un coup de cette lance pesante dont les Franks sont armés. La lance perce le chapeau de fer du chef, et d'un seul coup le renverse à terre. Alors le Frank saute à bas de son cheval et tranche la tête du vaincu ; mais un compagnon de Morman le frappe lui-même par derrière, et Kosel périt au moment de sa victoire¹.

« Le bruit s'est bientôt répandu que le roi des Bretons est mort, et que sa tête est dans le camp de César. Les Franks accourent en foule pour la voir : on l'apporte toute souillée de sang, et ils appellent Wither pour la reconnaître. Wither jette de l'eau sur cette tête ; puis, l'ayant lavée, il en peigne les cheveux, et déclare que c'est bien celle du chef breton. Les Bretons cédèrent à César, ils promirent d'écouter ses ordres ; et César les laissa en paix². »

Les faits de ce récit sont de l'année 818, et, en 824, les Bretons, ayant choisi un nouveau chef, recommencèrent la guerre contre les Franks. En 851, ils firent une grande invasion sur le territoire de leurs ennemis, conquièrent tout le pays voisin de l'embouchure de la Loire, et s'avancèrent

Quæ tamen accipiens, post memor esto mihi. »

« Britto superbe, tuæ suscepi munera dextræ,
Nunc decet accipias qualia Francus habet. »
(Ermoldi Nigelli carmen, apud script. rer. gallic.
et francic., t. VI, p. 46.)

¹ Ibid., p. 47.

² Mox caput affertur collo tenus ense revulsum,
Sanguine fœdatum absque decore suo.
Witchar adesse jubent, prorsus orantque referri,
Vera an falsa canant, eligat ipse rogant.
Is caput extemplo latice perfundit et ornât
Pectine : cognovit mox quoque jussa sibi.
(Ibid., p. 46.)

jusqu'à Poitiers. L'empereur Karle, surnommé le Chauve, marcha contre eux avec toutes ses forces; mais, son armée ayant été mise en fuite, il fut contraint d'abandonner aux Bretons ce qu'ils voulurent conserver de leurs conquêtes. C'est depuis ce temps que les villes de Rennes et de Nantes ont fait partie de la Bretagne¹.

XVII.

NOTES SUR QUATORZE HISTORIENS ANTÉRIEURS
A MÉZERAI².

§ I. NICOLE GILLES, mort en 1503.

Les Annales et Croniques de France, depuis la destruction de Troye jusques au temps du roi Louis onzième, jadis composées par feu maistre Nicole Gilles, en son vivant secrétaire et indiciaire du Roy, et contrerolleur de son trésor. (Titre de l'édition de 1553.) (La première édition, publiée en 1492, la dernière en 1617.)

Cet ouvrage est un extrait des *Grandes Chroniques de France*, enrichi de nombreuses dates, et un peu enjolivé pour le style, surtout dans la partie qui traite des deux premières races. Le peu qu'Aimoin avait conservé de la couleur locale empreinte dans les histoires de Grégoire de Tours et de Frédégaire a disparu, et se trouve remplacé par la phraséologie du xv^e siècle. Au lieu des sentences dont cet auteur avait semé son livre, pour imiter la manière des historiens classiques, et qui, rendues mot pour mot, en français du temps, dans les *Chroniques de Saint-Denis*,

¹ Script. rer. gallic. et francic., t. VII, p. 68 et 190.

² Travail fait en 1827, pour la deuxième édition de mes Lettres sur l'Histoire de France.

sont à peu près inintelligibles, on trouve des remarques toutes françaises sur les mœurs de la cour, la susceptibilité des femmes, le dévouement des rois très-chrétiens au saint-siège, leur horreur du schisme et de l'hérésie; c'est dans ce sens que sont travestis les discours que Nicole Gilles met dans la bouche de ses personnages. Ainsi Clovis, à la bataille de Tolbiac, s'adresse ainsi au roi des chrétiens: « Sire « Dieu Jésus-Christ, que la royne Clotilde, ma femme, « croit et adore, délivrez-moi de ce péril où je suis, et me « donnez victoire contre mes ennemis, et je croiray en « vostre nom, et seray doresnavant vostre serviteur; et « tous ceulx de mon royaume qui n'y voudront croire, « seront exilés ou occis¹. »

Les *Grandes Chroniques de France* disent seulement: « Dieux très-puissants, que la royne Clotilde coitive et « aoure de cuer et de penssee, je te promet perpétuel servise « de foi enterrine, se tu me donnes maintenant victoire de « mes anemis; et, quant je aray esprouvé tes vertus que « l'en preeice de toy, je creray en toy, et seray baptisé en « ton nom². »

En parlant des exactions des rois franks, l'auteur se sert des mots *tailles*, *maltôtes* et *emprunts*: il ajoute aux grandes chroniques beaucoup de fables et de niaiseries qui, au xiii^e siècle, n'étaient pas encore de l'histoire: les fleurs de lis apportées par un ange au baptême de Chlodowig; la dédicace de l'église de Saint-Denis par Jésus-Christ en personne; l'érection de la terre d'Ivetot en royaume, par le roi Chlothar I^{er}. Cette fable, dont le crédit a duré plus d'un siècle après Nicole Gilles, mérite d'être citée textuel-

¹ Nicole Gilles, Annales et Croniques de France, etc., Paris, 1553, fol. XIV, recto.

² Chroniques de Saint-Denis; Recueil des Historiens de France, t. III, p. 470.